

Dean Medias et Pio & Co
présentent

**On
ment
toujours
à ceux qu'on
aime**



**Monia
Chokri**

**Jérémie
Elkaïm**

**Fionnula
Flanagan**

et avec
**Marthe
Keller**

un film de
Sandrine Dumas



Synopsis

Après avoir sabordé sa carrière de chanteuse, Jewell Stone vit à Paris d'un boulot de serveuse. Marie, sa grand-mère et unique famille, qui vit dans le Vermont, USA, débarque du jour au lendemain pour la voir. Mais comment l'accueillir quand Jewell lui raconte depuis si longtemps des bobards sur sa vie, son travail et ses amours ? D'une lettre à l'autre, elle s'est inventée une carrière qui marche, une vie avec Paul, et même une fille, Ruby.

Mais comme dit un proverbe italien, le mensonge a les jambes courtes !

LET'S
BE
WILD

12-06-2017



MONIA CHOKRI
JEWELL

JÉRÉMIE ELKAÏM
PAUL

FIONNULA FLANAGAN
MARIE

ET AVEC
MARTHE KELLER
LOUISE

Liste artistique



GÉRALDINE MARTINEAU
HENRIETTE

ALEX DESCAS
JUAN

MARC CITTI
GUS

MAGNE HÅVARD BREKKE
DIMI

ELIZ MURAD
ELIZ

Liste technique

ADAPTATION, SCÉNARIO ET DIALOGUES

SANDRINE DUMAS
NATALIA REYES
HÉLÈNE ANGEL

IMAGE

NATHALIE DURAND

MONTAGE

BARBARA BASCOU

MUSIQUE ORIGINALE

DELPHINE CIAMPI

SON

JEAN PAUL MUGEL
RAPHAEL GIRARDOT
NATHALIE VIDAL

DÉCORS

DENIS RENAULT

COSTUMES

CAROLE GERARD

DIRECTION DE PRODUCTION
CHRISTOPHE VIALARET

PRODUCTEURS

SANDRINE DUMAS
JEAN-LUC ORMIERES

COPRODUCTEURS

PHILIPPE MARTIN
DAVID THION
PIERRE-ALEXIS DUMAS
CHARLES-ERIC BAUER

AVEC LA PARTICIPATION DU
CENTRE NATIONAL
DE LA CINÉMATOGRAPHIE
ET DE L'IMAGE ANIMÉE





Rencontre avec la réalisatrice Sandrine Dumas

Le titre tient à la fois du constat, de l'aveu et presque d'une profession de foi. Quel est votre rapport au mensonge ?

J'ai une tendresse pour le mensonge. Il y a dans le mensonge, malgré sa connotation négative, un vrai champ des possibles. Dissimuler la vérité peut être un acte de survie. C'est aussi le début de la fiction. Il contient un monde imaginaire que l'on ne s'avoue même pas à soi-même mais qui s'exprime par le mensonge. Et c'est ce qui m'intéressait à travers le personnage de Jewell.

C'est une femme en foirade totale de sa vie personnelle et professionnelle. Pourtant, pour préserver les illusions de sa grand-mère, elle s'invente une vie. Des rêves évanouis, à réparer, des regrets mal digérés, qui sait ?

« Mentir toujours à ceux que l'on aime »

C'est toujours aux proches que l'on fait subir ses faiblesses, non? Il n'est pas facile d'assumer ses désillusions aux yeux de ceux que l'on aime. Le mensonge devient alors un sparadrap.

Et comme tout sparadrap, lorsqu'on l'arrache, cela fait un peu mal.

Votre film est une adaptation très personnelle et très libre du roman *La Valse des affluents* de Théo Hakola.

C'est en effet une version extrêmement libre. Et Théo Hakola a été très bienveillant (rires). C'est un chanteur et écrivain que j'apprécie beaucoup. Je l'ai vu sur scène plusieurs fois avec son groupe Passion Fodder. Je suis tombée amoureuse de Jewell dans son

roman *La Valse des affluents*. Dans mon adaptation, je n'ai gardé au fond que son goût pour le mensonge et le voyage qu'ils effectuent ensemble.

Vous êtes à la fois sur la comédie de mensonge et de remariage. Deux genres très codés du cinéma américain dont vous revendiquez l'influence...

C'est totalement assumé. Dès que cette idée du genre de la comédie de remariage s'est imposée, nous avons revu avec ma coscénariste Natalia Reyes,

des classiques comme *New-York Miami* de Capra ou *Philadelphia story* de Cukor. Mais aussi des films de Jim Jarmusch, de Gus van Sant.

Comme dans ce registre de comédie, le début de votre film s'articule sur une mécanique du mensonge, du quiproquo avant de s'apaiser et travailler des thèmes qui affleurent depuis le début de cette histoire : les mères, les relations amoureuses, la place de la femme, la transmission... La mise en scène intervient d'ailleurs beaucoup dans cette variation de ton...

Je rêverais d'arriver à faire une franche comédie mais il y a toujours une mélancolie qui s'impose... Comme si le récit se dépouillait de ses atours pour arriver en son cœur. Il y a clairement deux parties dans le film et avec Nathalie Durand, la chef opératrice, nous avons beaucoup réfléchi aux couleurs qui ne sont pas les mêmes entre Paris, filmé avec une certaine tonicité chromatique, et le voyage qui repose sur des tonalités plus froides. Mais la musique, le montage ont également participé à cet apaisement. C'est le temps du voyage

qui amène la résolution.

Le début du film est très nerveux. Jewell est revêche, peu amène, menteuse... c'est une héroïne qu'il faut apprivoiser...

A certaines étapes du scénario, elle était pire encore ! On devine que dans ses 20 ans elle a fait pas mal de conneries. Et les résidus de sa chute lui collent encore à la peau. Dans le rock, il y a quelque chose de très émouvant à voir les interprètes vieillir. C'est un peu contradictoire avec l'élan de jeunesse que représente ce courant musical. Pour moi Jewell ne sait plus qui elle est. Mais comme elle est le moteur du récit, il fallait absolument qu'elle nous embarque. Ses mensonges, ses non-dits révèlent ce qu'elle est. Donc il fallait aussi laisser de la place à ses silences.

L'art de la comédie repose sur le dialogue mais vous donnez aussi beaucoup de concret à vos personnages. Jewell qui récuré un évier ou Marthe Keller qui fait des élongations contre une voiture. Des détails qui disent leur rapport au monde...

Un acteur, les bras ballants, est un peu

malheureux. Il va combler les vides avec des gestes inutiles, des hésitations sans justification. Parce qu'il a peur ou qu'il doute. Leur donner une action concrète permet de faire passer des émotions sans perdre le fil de la narration. L'énergie mise par Jewell à récurer traduit sa panique, sa volonté que tout soit impeccable à l'opposé de ce qu'est sa vie au début du film.

Elle est toujours en train de remuer, de se mouvoir...

Comme quelqu'un sur le point de se noyer brasse l'air pour s'en sortir... Il fallait que Jewell bouge tout le temps. Il fallait qu'elle courre, dans la rue, derrière un bus. J'aimais le bruit de ses talons sur le sol. Elle ne marche jamais sur le trottoir mais au milieu de la route. C'est quelqu'un qui prend tout l'espace, qui se met en danger.

Monia Chokri offre une impressionnante palette d'émotions.

C'est la force de Monia. Elle est multiple. Elle sait être émouvante et drôle. Elle a un sens aigu du rythme. C'est une actrice

formidable et enthousiasmante. Dès que je l'ai vue j'ai su que c'était elle. Il y avait quelque chose de physique qui me parlait. Une complicité évidente. Elle a poussé la drôlerie de Jewell. Lorsque j'ai vu qu'elle prenait cette direction, je l'ai poussée, suivie et soutenue avec jubilation.

Face à elle Paul se dévoile peu à peu, comme contaminé par le mensonge de son ex.

C'était un des enjeux du scénario. Comment raconter que Paul, qui a une vie, tourne le dos à celle-ci sans qu'il passe pour un salopard ? Pour moi c'est un somnambule, quelqu'un qui dort dans sa vie jusqu'à ce que Jewell vienne le secouer. Et pourtant au départ, il ne veut pas être secoué. Il résiste et puis finalement, c'est irrésistible, contagieux justement, et il part avec elle.

Jérémie Elkaim le compose avec beaucoup de subtilité...

Il est dans l'équilibre entre la féminité et la masculinité. Et cela me bouleverse. Il complète parfaitement le personnage



de Jewell qui possède une part de masculinité. J'avais envie de cette inversion des rôles dans leur couple. Avec une séduction réelle mais qui échapperait aux codes.

Et puis il y a, à côté d'eux, deux figures de femmes : la grand-mère qui revendique son indignité et la mère toujours si digne...

C'est drôle que vous disiez digne pour le personnage de Marthe Keller car pour moi elle est d'une indignité totale. Mais en effet derrière une façade de dignité. Elle a quand même abandonné son gamin sous prétexte qu'il serait mieux avec son père pour partir avec son nouvel amour. Mais elle exprime pour moi, et sans jugement moral de ma part, une liberté. Ce sont ces contradictions qui rendent ses efforts pour retrouver Paul touchants. Quant à la grand-mère elle représente un amour absolu. Complice. Elle a élevé Jewell sans la juger. L'aimant pour ce qu'elle est, la comprenant sans que cela soit nécessaire de mentir justement...

Vous avez choisi de filmer en scope...

Avec Nathalie Durand nous avons fait différents essais et le scope s'est imposé. C'est un format qui induit la notion d'espace, de mouvement et qui fait écho au thème du voyage. Il me permettait de faire vivre un monde autour des personnages. Le rapport de profondeur est autre. J'avais envie qu'à la fin la nature entre de plus en plus dans l'image et qu'elle prenne sa part de personnage. Cela le scope l'amplifie.

Il vous permet aussi de filmer Paris comme un espace de jeu romanesque

et amoureux... Comme la scène du pont que traverse Paul lorsqu'il décide de rejoindre Jewell...

Je tenais à la traversée de la Seine. Il fallait que les personnages traversent une rive pour se retrouver. Cela souligne leur éloignement. Jewell, rive droite dans l'atmosphère urbaine bien particulière de Ménilmontant; Paul, rive gauche. Du coup lorsque Jewell le rejoint sur son territoire, elle est presque perdue. D'ailleurs j'ai gardé tout du long du film ce fil conducteur de l'eau et de la rivière...

Le scope accompagne l'idée de transmission... comme dans la scène avec Alex Descas.

Ah, Alex... Il a une densité exceptionnelle. Dans cette scène, quand ils dansent ensemble, j'aime tout particulièrement la manière dont il tend la main à Jewell. Il est comme un chaman. Puis à l'arrivée de Paul, il s'efface. Il a compris, avant eux peut-être, que ce n'est plus sa place. Alors la lumière se modifie, la musique monte...

Le film compose une belle diversité des accents. Une gamme sonore tout en couleur et contrastes...

J'ai une immense tendresse pour les accents. Je suis la fille d'une grecque, mon compagnon est norvégien, je vis entourée d'accents. Cela permet de renouveler la façon dont on regarde les choses. De les entendre différemment. Ils représentent un ailleurs qui s'invite dans le film, modifie le présent et le réinvente.

Dans les repérages que j'ai fait hors de Paris, j'ai spécifiquement cherché des





décors qui fassent «ailleurs», américain, comme si la présence de Marie et Louise contaminait la campagne française, l'américanisait, d'où le motel, d'où le pont blanc, d'où le kebab improbable, d'où le pont de métal de la fin. Et la langue anglaise ou plutôt américaine était nécessaire parce que c'est celle du rock, et qu'elle amène avec elle le souffle du vent des grandes plaines.

Comment avec vous composé le casting qui sonne presque comme un orchestre...

Comme je suis comédienne, je connais les acteurs, je sais qui ils sont... Et suis sensible à leur énergie. A la façon dont cela va se frotter, crisser et s'accorder. Il y a quelque chose de physique que je cherche même si au moment où je le fais ce n'est pas nécessairement conscient. Comme je vous le disais, un jour je suis tombée sur une photo de Monia dans un magazine et elle m'a tapée dans l'œil! Je ne savais pas bien qui elle était, je n'avais pas encore vu Les amours imaginaires de Xavier Dolan. Je l'ai rencontrée presque pour la forme, mais je savais déjà que ce serait elle. Monia est donc celle à partir de laquelle j'ai constitué le quatuor.

Je suis partie en Irlande pour rencontrer Fionnula. J'ai passé deux jours avec elle à lire le scénario. On a marché, et beaucoup discuté. Elle avait des faux ongles rouges que j'ai adorés... (rires). Elle s'en est souvenu car elle est arrivée sur le tournage avec de faux ongles roses merveilleux pour son personnage! Jérémie est un acteur que j'aime depuis longtemps, sa voix et son air de ne pas y toucher me semblaient parfaits pour Paul. Il a cette féminité dont on parlait

précédemment et à laquelle je suis sensible chez un homme. Marthe amène une étrangeté, une élégance et son sourire qui emporte tout sur son passage...

La musique occupe une place centrale dans votre film...

C'est un personnage à part entière. Les morceaux que l'on entend à l'écran ont fait partie de la narration dès l'écriture du scénario. Il n'était pas question d'entendre autre chose que des voix d'hommes. Autrement, ça enlevait de sa force à Jewell.

Pour la bande originale j'ai demandé à Delphine Ciampi. C'est une musicienne qui a fait partie de plusieurs groupes de rock. Dans les années 80-90, nous avons traîné ensemble dans des lieux improbables pour écouter Les Wampas, les Spanish Meatballs, les Cramps, les Fleshstones et bien d'autres. Quand j'ai commencé à faire des images, j'ai toujours voulu qu'elle en fasse la musique. Elle a composé la musique de tous mes films.

Nous parlions précédemment des silences de Jewell, il fallait que la musique exprime ce qu'elle bâillonne, qu'elle ouvre le champ de vision du spectateur. Jewell étant chanteuse, on me disait qu'il fallait la voir chanter mais je savais que cela ne se ferait jamais. Je me fous que le spectateur trouve qu'elle chante bien ou pas. Pour moi elle est une artiste, une chanteuse. Profondément. C'est pour cela que le seul moment où elle chante enfin, sa voix est fragile, comme rouillée. Et pour moi, le générique de fin, chanté cette fois par une femme, c'est Jewell qui a retrouvé sa voix. Sa voie.

Sandrine Dumas

comédienne, réalisatrice et productrice (Pio & Co)

Sandrine Dumas a toujours conjugué son travail au cinéma avec son travail au théâtre comme comédienne et comme metteur en scène.

Au cinéma elle a tourné avec, entre autres, Medhi Charef, Robert Altman, Ermanno Olmi, Milos Forman, Laurent Perrin, Krzysztof Kieslowski, Jacques Fansten, Giacomo Campiotti, James Huth, Mia Hansen Løve, Benoit Jacquot, Olivier Ducastel et Jacques Martineau, Brigitte Roüan et Claire Denis.

En 2003, elle écrit et réalise son premier court métrage *Le garde du corps* (17mn) avec Morgane Montoriol et Martin Buisson. (Mention spéciale du jury au Festival de Berlin 2004, Prix du public de Digne les Bains et la Prime à la qualité du CNC. Sélectionné au Festival de Créteil, Festival de Rome.)

En 2004, elle met en scène au théâtre *Chère Maître*, avec Marie-France Pisier, Thierry Fortineau, André Marcon, Renaud Pion. En 2005, *Love Letters* avec Anouk Aimée et Philippe Noiret puis Jacques Weber (Globe de Cristal 2006 de la meilleure pièce) et *Transatlantic Affairs* avec Marie-France Pisier à New-York.

En 2010, elle réalise et co produit *L'invention des jours heureux* (26mn) avec Katia Golubeva et Yanan Li. (Prix du Public Festival de Créteil 2011 et la Prime à la qualité du CNC. Festival de Busan, Corée).

En 2015, elle réalise et produit *Nostos* (84mn) documentaire (Sélectionné au Festival documentaire de Thessalonique 2016, 2eme Prix du Jury et prix de la critique et de la photo, au Festival de Chalkida 2016).

Avec *Pio & Co*, elle co produit d'autres films de cinéastes dont *Le bois dont les rêves sont faits* de Claire Simon (2016), *Editeur* de Paul Otchakovsky-Laurens (2016), *Maya* de Mia Hansen-Love (2018) et *Ma nudité ne sert à rien* de Marine de Van (2018).





Monia Chokri

comédienne

Monia Chokri est actrice et réalisatrice. Révélée par *Les amours imaginaires* de Xavier Dolan, elle a ensuite joué dans une trentaine de longs métrage au Québec, en France et en Belgique sous la direction, notamment, de Morgan Simon, Katell Quillévéré, Robin Aubert et Claire Devers. En 2013, elle présente son premier court métrage *Quelqu'un d'extraordinaire* qui remporte plusieurs prix dont un à Locarno, le Jutra du meilleur court métrage et le Grand Prix de SXSW. Son premier long métrage *La femme de mon frère* sortira en 2019.

Contact

DISTRIBUTION
DEAN MEDIAS
ISABELLE DUBAR
Isabelle@deanmedias.com
06 03 51 41 58

PRESSE
STANISLAS BAUDRY
sbaudry@madefor.fr
06 16 76 00 96

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.happinessdistribution.com

FRANCE / 87' / 1:85 / 5.1 / FRANÇAIS / 2018

AU CINÉMA LE 6 FÉVRIER 2019

PIO&
CO

Les films
pelleas

YUNDAFILMS

